

Chers amis, cher Gilles,

C'est une joie, et pour moi un honneur, d'être réunis ce soir autour de vous, Gilles. Merci de nous recevoir, chère Isabelle.

Je suis très heureuse car cet évènement fait ressurgir, immédiate, la profonde, l'inoubliable émotion qui m'a toujours étreinte à la lecture - et à la relecture - de vos livres, Gilles. Des livres qui se répondent tous et se font chacun l'écho des autres à l'infini.

C'est que vous ne donnez pas l'impression d'écrire un volume après l'autre, mais de vivre en permanence au sein d'une œuvre. Comme chez la plupart des grands auteurs, des vrais écrivains, cette œuvre et votre vie fusionnent. Mais ici à la fois d'évidence et très singulièrement.

Alors, comment résumer votre existence ? Elle palpite tellement à vif à travers vos romans, qu'aucune chronologie, aucune biographie, fussent-elle des plus adéquates, patentes, établies, ne peuvent en rendre compte. Elle existe avant tout, saisie à même, dans le souffle de vos personnages - elle est celle dont vous pénétrez les magies souvent cruelles et dont vous réinventez l'exactitude en faisant un repérage bouleversant dans votre propre destin, en puisant dans ses félicités, ses stigmates, ses acteurs essentiels - comme dans *L'Amant russe*, par exemple, dans *Machines à sous*, dans *Grandir* ou tant d'autres titres.

Dans *Alabama Song*, Zelda Fitzgerald, qui respire ici à travers vous, dit à propos de Scott, son mari que :

« Ses livres lui passent par le corps ». Vous, Gilles, vous faites corps avec vos livres.

Vos livres, votre vie, même substance. Mystérieuse.

Je vais tout de même tenter d'en mentionner certaines dates. Peu, car vous êtes très pudique et restez discret hors des pages où vous vous donnez à lire sans frein - mais sans jamais vous arrêter à ce que retiennent les comptes-rendus habituels. Vous ne tenez compte dans vos écrits que de la mémoire poignante, celle qui filtre l'essentiel. « La mémoire qui ne se souvient pas », écrivez-vous dans *L'Amant russe*. Et je songe à Samuel Beckett écrivant à propos de Marcel Proust : « Proust avait une mauvaise mémoire. Un homme avec une bonne mémoire ne se rappelle rien car il n'oublie rien . Sa mémoire est uniforme, routinière... un instrument de référence au lieu d'un instrument de découverte. »

Le temps, votre instinct d'écrivain ont sculpté votre mémoire et fait en sorte qu'elle détecte la pulpe, le noyau de ce qui fait votre existence. Une destinée toute tendue vers la littérature, absorbée en ce qu'elle a de plus animé, de plus organique , de plus attachant au politique même si elle n'en fait pas état.

Vos études, vos diplômes, deux ans de professorat, je crois, et puis aussi le temps des piges dans la presse, et celui aussi de ce que l'on appelle les 'petits métiers'. Toutes vos années sont allées, inlassables, vers l'écriture. Un premier roman paraît chez Michel de Maule en 1987 et, presque aussitôt, c'est l'invitation de Simone Gallimard à rejoindre le prestigieux Mercure de France où vous publiez depuis - aujourd'hui près d'Isabelle, ardente championne de vos travaux.

Tout votre itinéraire indique votre inflexible fidélité envers un unique dessein : l'écriture. J'admire comme vous n'avez jamais cédé à rien d'autre, pas même à l'extrême difficulté financière, dont vous avez su dépasser les harcèlements, les entraves, pour toujours sauver à tout prix votre passion, préserver toujours sa liberté. Ainsi lorsque vous avez quitté Paris pour vivre dans un hameau du Perche une vie frugale, à couleur monacale, direz-vous. Une vie qui adhère, coûte que coûte, à votre priorité : l'oeuvre en cours.

Une oeuvre, qui s'étend jusqu'au théâtre. C'est Alfredo Arias qui a mis en scène un acte écrit par vous pour une pièce collective, *Jour des Fleurs* - avant de mettre encore en scène un montage d'*Alabama song*.

Vos romans seront, heureusement et bien vite, plus en plus reconnus, admirés - attirant de plus en plus de fidèles, passionnant de plus en plus les critiques jusqu'à *Alabama Song*, qui reçoit en 2007 le prix Goncourt. Un prix qui honore son jury. Et je me rappelle comme il nous a tous enchantés.

C'est que nous aimons tellement les habitants de vos pages. Ceux, par exemple, qui espèrent tant atteindre à leurs rêves, leur ressembler - et qui n'en connaîtront sans doute et n'en représenteront que la caricature.

Ici jaillit votre humour délectable, une précision cruelle, une lucidité mordante comme au cours des deux noces que séparent dix années dans *Grandir*, et où joue la rivalité entre deux clans aux codes risibles - une rivalité d'autant plus dérisoire que les adversaires sont ensemble déjà socialement condamnés. Mais ce qui fait d'abord chavirer dans *Grandir* c'est sa traversée tout

au long par la danse de Nush et de son mari André, dit le Play boy, et dont on sait, Gilles, qu'ils figurent votre père, votre mère.

Happés dans le charme et la fragilité de leur gloire, puis dans l'âpreté de leur chute, ils sont irrésistibles. Aucune indulgence de votre part à leur égard. Ici et en d'autres de vos livres, nous les découvrons dans toutes leurs faiblesses, à la fois scintillants, bouleversants, à jamais séduisants. Indomptables. Leur défaite n'efface pas la beauté, la fraîcheur traversées, pas plus que leur plénitude ne masquait les menaces dont ils étaient ignorants.

C'est la vie même, précaire, vacillante, empoignée dans son élan souvent ridicule, dans sa durée nocive. Sa tendresse. Vous savez l'embrasser entière, dans ses plus intimes, sauvages contradictions.

Au long des pages, vos réactions personnelles fusent souvent, spontanées, ardentes. Vous ne cachez pas vos indignations, votre rébellion, vos refus, mais rien ne parvient à vous empêcher d'êtreindre d'un geste ce qui les motive et, en toute connaissance, d'aimer. Même chez vos protagonistes les plus déplorables, les plus condamnables, vous n'oubliez pas leurs rêves.

Elle intervient votre voix à la dernière ligne d'*Alabama Song* : « Adieu, Zelda. Ce fut un honneur. »

Une des plus belles fins d'un livre et qui ne le clôt pas, mais l'ouvre au contraire comme à une valse illimitée avec celle qui se déclarait « La chieuse merveilleuse ». Avec celle qui seule parlait jusqu'alors dans ses « Mémoires » écrits par vous.

Cette grave élégance du salut à Zelda lui restitue la déférence, qui lui a tant fait défaut. C'est la sauvegarde du respect qui lui a tant manqué. C'est l'offrande à Zelda Fitzgerald de ce qu'elle vous a donné. Mais c'est surtout le signe de l'écrivain abolissant le périssable.

De l'écrivain qui maintient ensemble, à jamais animés dans cette adresse, - et celle qui la reçoit et vous, Gilles, dans un lien pérenne avec l'œuvre quittée.

Avec la personne que devient une œuvre véritable. Avec ses personnages devenus des personnes. Des êtres souvent plus vivants, plus frémissants que les êtres biologiques que nous côtoyons. Ils demeurent suspendus dans leurs oscillations, et aussi dans le temps qui modifie parfois ce que nous ressentons à leur égard. Ils nous laissent modifiés, lourds de leur charme, imprégnés de leurs plénitudes comme de leurs blessures et de leurs déceptions.

De leur énergie, telle celle de Zola Jackson, apte à l'amour, à la haine, Zola jusqu'à la corde endeuillée de son fils adulte. Zola, l'ancienne institutrice afro-américaine, qui nous entraîne avec elle dans la catastrophe du cyclone Katrina déchaîné sur la Nouvelle Orléans. Et je garde, depuis, l'étrange et très puissante impression de m'être vraiment débattue avec elle et son chien, dans les eaux pourries de l'inondation. Tant elle existe, cette femme en lutte, apte à la survie, nouée de chagrin, mais intraitable, agressive, au sein du désastre que peut être une vie déjà bien entamée.

C'est au contraire, de l'adolescence que part ce cri : « J'ai attendu ce jour-là pour toute ma vie », écrivez-vous, dans un chant déchirant où la rencontre puis la séparation

d'avec Volodia, l'amant russe, vous laisse , dès l'âge de seize ans - je vous cite - « à la retraite de la vie ». Mais certainement pas à la retraite de l'élan qui depuis emporte et nous offre vos livres.

Or, c'est aussi « pour toute la vie » que nous recevons chacun des livres qui comptent pour nous, tels les vôtres - d'où émerge, constant, ce que vous évoquez dans l'un d'eux : « Ce miracle : une voix. »

Alors, au détenteur de ce miracle, je vais dire :

« Gilles Leroy, au nom du Président de la République, nous vous faisons chevalier de l'Ordre national du Mérite. »